

Aussi, de même que la jeune Marthe s'était résignée à mener une véritable existence de prisonnière, de même le nouveau valet de chambre dut-il accepter la condition rigoureuse de ne quitter que fort rarement son service auprès du malade.

C'était un quasi-esclavage qui, par bonheur, convenait assez au caractère un peu taciturne de Lavolette.

Il souscrivit donc, sans trop de répugnance, à l'obligation de coucher dans un cabinet noir attenant à la chambre de son maître, et cela pour être sur pieds à la moindre alerte.

Quant à Marthe, elle avait été reléguée dans une chambre séparée de celle de M. des Frolands par un petit salon qui, de ce côté, garantissait l'inaccessibilité de l'appartement particulier de l'avare.

Tout, personne qui se serait introduite dans la maison devait forcément être entendue ou vue par la jeune fille.

L'égoïste, qui tremblait si fort pour lui-même, n'avait pas honte de se faire garder par une enfant sans défense pour elle-même.

Les jours se succédaient et la vie devenait de plus en plus monotone dans cet intérieur d'où l'on s'efforçait de chasser l'imprévu.

Tout y était réglé d'avance, comme pour le service d'une place forte.

Voilà dans quelles conditions vivait l'homme dont Lavolette et son ami Jean-Nicolas s'étaient entretenus en présence de Frochard, pendant qu'avait lieu l'exécution en place de Grève.

On sait que, depuis le matin de ce même jour, le domestique avait été remplacé, dans le service de M. des Frolands, par une parente pauvre de celui-ci.

Gertrude (c'était le nom de la nouvelle servante) ne pouvait guère se montrer difficile.

Elle s'estimait heureuse que son parent eût bien voulu penser à elle pour cette place de femme de confiance, quelque dure qu'elle fût.

Malgré son caractère craintif, M. des Frolands avait donc, par mesure d'économie, pris la décision de vivre entre ces deux femmes.

Dès l'arrivée de Gertrude, Marthe lui avait annoncé que le docteur Durocher devait, le lendemain, venir visiter son oncle.

Elle avait eu toutes les peines du monde à obtenir le consentement du malade à cette coûteuse visite.

—J'ai mon médecin, criait l'avare, c'est bien assez pour me tuer !..

La jeune fille avait réussi, et c'était là l'important.

Aussi avait-elle attendu avec impatience le retour de Lavolette pour savoir si le grand praticien consentait à donner une consultation.

Toute joyeuse de la réponse que lui apportait le domestique, Marthe attendait impatiemment le docteur.

IV

La première partie de son programme ayant complètement réussi, Frochard ne doutait pas qu'il en fût de même de la seconde, bien que celle-ci présentât des difficultés bien autrement graves.

De retour de la rue Saint-Louis-en-l'Isle, il avait trouvé sa femme occupée à indiquer à Jacques et à Pierre ce qu'ils auraient à faire le soir même.

Le bandit avait la physionomie résolue et calme, si calme même que sa femme lui demanda s'il n'y avait rien de changé dans la grande entreprise.

—Est-ce toujours pour ce soir ? demanda-t-elle.

Puis s'apercevant de l'état d'agitation de la femme, et après avoir donné un regard au cadran du coucou :

—Il n'est encore que six heures ; mais il faut souper toute de suite et nous mettre en route. Ici, femme, n'oublie pas mes recommandations... A huit heures précises, soyez chacun à votre poste.

—Nous y serons, mon homme !..

Le souper avait été hâté plus que de coutume.

Frochard se leva le premier, se retira dans la petite pièce qui servait de chambre à coucher aux deux enfants, et se mit à préparer les habits qu'il comptait emporter.

Il plaça dans un grand sac de voyage le costume en velours noir, semblable à celui que portait la veille le docteur Durocher.

Lorsqu'il reparut, tenant d'une main la valise — et portant sur son bras la grande douillette puce, il avait absolument l'air d'un bon père de famille qui va embrasser les siens avant de se mettre en voyage.

Mais, intérieurement, le bandit ne pouvait se défendre d'une vive émotion qu'il s'efforçait de dissimuler.

Il souleva Jacques à bout de bras, jusqu'à la hauteur de sa poitrine, et pressa l'enfant sur son cœur.

Puis ce fut le tour de Pierre.

Mais celui-ci dut se contenter d'une simple caresse de la main paternelle sur sa joue.

Alors vint aussi le tour de la Frochard.

—Il faut que je t'embrasse, femme, lui avait dit son homme.

Et, comme pour justifier ce débordement de tendresse, le bandit ajouta, avec une expression à la fois attendrie et cynique :

—Ça me donnera du cœur "à l'ouvrage."

C'est sur ces odieuses paroles qu'on se sépara.

Frochard referma la porte sans bruit et descendit doucement.

Il ne se souciait pas d'être rencontré, maintenant, par quelque voisin qui pourrait le retenir pour causer.

Il esquiva même, pour cette fois, le boutiquier...

Quelques instants après, la femme et les deux enfants du bandit quittaient également la maison, bien qu'ils eussent encore deux heures à attendre, avant de se rendre à l'endroit que leur avait désigné Frochard.

Pour tuer le temps, la Frochard conduisit Jacques et Pierre sur le Pont-Neuf, où il y avait foule devant la parade des bateliers et des marchands d'orviétan.

Nous avons quitté Frochard au moment où il se mettait à la recherche d'un véhicule pour se rendre auprès de son "client."

Il s'était dit, en effet, qu'un grand médecin, comme l'était M. Durocher, ne devait jamais faire à pied ses visites aux malades.

Par mesure de précaution, il avait mis la douillette par-dessus sa veste de domestique, aussitôt qu'il s'était trouvé assez éloigné de sa maison.

Le bandit avait, en ce moment qui précédait d'une demi-heure à peine l'accomplissement de son criminel attentat, une liberté d'esprit absolue.

On eût dit, à le voir se diriger paisiblement vers la station des chaises à porteurs, qu'il s'agissait pour lui de rendre une simple visite.

Dès qu'il parut sur la place, les porteurs s'empressèrent autour de lui. Il se faisait déjà tard, et chacun cherchait une aubaine avant la fin de sa journée.

Frochard choisit de l'œil la litière la plus spacieuse... Elle avait appartenu, probablement, à quelque grande dame portant panier, car deux personnes auraient pu s'y installer à l'aise.

C'était bien l'affaire du malfaiteur qui se proposait, comme on sait, d'y changer de vêtements.

Il s'approcha des deux porteurs :

—Mes amis, leur dit-il, j'ai besoin de vos services.

—Nous sommes aux ordres de monsieur... Où faut-il aller ?..

—Je vous donnerai l'adresse tout à l'heure... Mais, d'abord, voici mes conditions.

Les porteurs s'inclinèrent.

—Je vous payerai quatre écus...

—Pour une course ? demanda l'un des porteurs.